

Il faut, dit-il dans sa terreur de l'ordre sans air, et de la geôle qu'est toute combinaison non partie de la foi, « il faut que le chaos luise à travers le voile régulier de l'ordre ». Voilà une clarté approfondie qui se substitue à propos à la clarté bornée où veulent nous plier ceux de nos pions qui ont mal lu Voltaire.

« Le cœur, dit encore Novalis, est la clef du monde et de la vie. » Voilà pour plaire à Henri Barbusse le magnifique artiste de *l'Enfer*. Mais dans ce « cœur », Barbusse, en dernier mot, a vu le non-espoir final, pourquoi ? Novalis qui, lui, par du cœur à pleines ailes, nous enseigne la certitude d'un destin radieux. Car il fut ivre de naissance du vin complet des grands mystiques. Le réel n'avait donc près de lui qu'un accès limité et l'unique pouvoir d'exalter son ivresse. Par une obstination à la splendeur, il avait pris le pli de se hausser toujours : A ceux qui n'ont pas prévu le recul, il a cessé d'être possible. Ils considèrent le bonheur comme un ange qui les habite et dont il s'agit de tirer un chant. Et Novalis en a tiré un hymne au prolongement infini, quand il a dit à l'Aimée, à l'amour : « Mon éternité ? mais c'est ton ouvrage. »

AUREL.

CHRONIQUE SEPTENTRIONALE

Jean Richepin, Auguste Angellier et les Rosati.

Les septentrionaux, peu nombreux d'ailleurs, que ne requièrent pas exclusivement l'industrie et le négoce ont eu la chance de pouvoir assister, pendant l'été, à deux manifestations littéraires et artistiques d'un réel intérêt.

Les Rosati parisiens et leurs amis, poètes, artistes et lettrés du Nord, du Pas de Calais, de la Somme et de l'Aisne, vont chaque année, en juin, à Fontenay-aux-Roses, nid de verdure et de rosières, couronner La Fon-

taine. Le fabuliste originaire de Château-Thierry est un compatriote. De son socle, abrité par des marronniers vénérables, sur une petite place en retrait et montante Jean de La Fontaine considère narquois et amusé, les femmes de la localité qui puisent de l'eau à une pompe voisine ou les gamins qui s'exercent à des jeux divers autour des maisons à ballustrades. Le jour de la fête des roses, Jean de La Fontaine qui était ami des joyeux propos et regardait volontiers les jolies femmes, doit avoir bien du plaisir. On lui passe en sautoir une énorme couronne de roses et il prend, sous ces fleurs, avec sa perruque frisée et son fin profil, un air plus ironique et plus malicieux que jamais pour entendre les beaux discours et les poèmes qu'on récite à sa louange, tandis que les dames applaudissent. De fort beaux vers, à la vérité, furent dits, cette année, à Fontenay, notamment par M. Jean Ott et M. Belval-Delahaye, l'auteur de la *Chanson du Bronze*. M. Louis Mandin a parlé déjà de ce livre ici, ce qui me dispense d'en rien écrire. Mais il faut savoir que M. Belval-Delahaye sait mettre en valeur ses poèmes sonores et véhéments et qu'il est peut-être le plus exubérant et le plus marseillais des gens du Nord.

Le pèlerinage au buste de La Fontaine n'est que le premier stade de la Fête des Roses. On se rend ensuite dans un grand jardin ombré pour d'autres discours et d'autres réceptions, à la gloire de personnalités septentrionales vivantes. M. René Le Cholleux et les Rosati ont fait, cette fois les hommages de la rose à Jean Richepin et au statuaire Léon Fagel, sous la présidence d'honneur de M. Cottignies, un lillois, conseiller à la Cour de Cassation.

Les honneurs de la rose à Richepin ? Mais il est Touranien et né en Algérie ! on le dit et il faut le croire,

car il est beau pour un romanichel d'être venu au monde, si loin, un soir que la caravane avait franchi les mers. Or, c'est là un simple accident de garnison. Jean Richepin est fils d'un médecin militaire et petit-fils de paysans de la Thiérache et s'il a, par hasard du sang de gueux dans les veines, c'est que le petit village de l'Aisne où vécurent ses ancêtres est comme la porte toujours ouverte aux bohémiens en route pour la France.

Et Jean Richepin fit une partie de ses études au lycée de Douai. N'en voilà-t-il pas à suffisance, outre le talent et la récente élection à l'Académie, pour justifier pleinement le choix des *Rosati* ? Mais rien n'empêche d'ailleurs le talent étant également honoré par les gens du Midi et Jean Richepin ayant vu le jour à Médéah, de présider ensuite la fête des Félibres à Sceaux. Ce qui arriva huit jours après la fête des Roses.

Léon Fagel est un sculpteur valenciennois, comme Carpeaux. Il a beaucoup produit pour Paris et la province. Il est juste de rappeler, à son éloge, qu'étant à la villa Médécis, il se vit refuser par les sages de l'Institut, un *Don Juan aux Enfers*, d'après Baudelaire, comme inquiétant pour la tradition de l'école.

Et il y eut un banquet sous les arbres et des discours encore. Celui de Jean de Richepin fut une improvisation lyrique exaltant la révolte, à propos d'une fable admirablement commentée de La Fontaine : *Le Loup et le Chien*. Puis, le poète s'en alla comme il était venu, en longue redingote et en automobile.

Cependant sur un petit théâtre on récitait des vers et on faisait de la musique. Une chaleur étouffante pesait dans la salle. J'ai admiré l'héroïsme de M. André Brunot du Théâtre Français et d'Alexandre Georges, mais je n'ai pas eu le courage de les écouter longtemps. Et nous avons

préféra dissenter de l'Intégralisme et des derniers bluffs en poésie avec Lacuzon, Prouvost et Segard, sous les ombrages délicieux du grand parc à terrasses.

En juillet, les Rosati de Flandre organisaient aussi leur fête annuelle à Hellemmes. Comme la nature n'est point prodigue à Lille, de décors de verdure, on rayonne et on a ainsi occasion, grâce aux déplacements, de découvrir les environs : Lambersart, Lomme, Cantelen, Hem et les heureux propriétaires de beaux jardins.

Les Rosati lillois ont offert, sous le «reinage» — horrible mot ! — de Mme Virginie Demont-Breton, la rose symbolique d'abord au peintre Pierre de Conninck, classique et correct et portraitiste fidèle qui vit un peu retiré à Meteren, humble village près de Bailleul, puis à M. Auguste Angellier, professeur de littérature anglaise à l'Université de Lille et comme tel aimé de plusieurs générations d'étudiants, mais surtout poète digne de susciter les plus ferventes admirations, si l'homme se tenait moins à l'écart de ses pareils et de ceux qui font les renommées.

Entre tant de personnalités locales, il est heureux que les Rosati de Flandre aient enfin songé au mérite, volontiers caché, de M. Auguste Angellier. C'est même par lui qu'ils auraient dû commencer, en toute justice, leurs manifestations poétiques.

Et il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'en 1903, le *Beffroi* s'honora de consacrer à M. Angellier un de ses numéros spéciaux, comme il avait été fait déjà pour Albert Samain et Sébastien-Charles Leconte.

Les biographes futurs trouveront là de précieux documents. Auteur d'un imposant et docte ouvrage sur la vie et les œuvres de Robert Burns et qui est comme un compendium de la littérature d'outre-manche, M. Angellier a une œuvre poétique capable de lui assurer une place

dans le chœur innombrable de nos contemporains. Il s'est révélé, voici plusieurs années déjà par *A l'Amie Perdue*, un roman d'amour, épisode de sa vie sentimentale, écrit en rares et denses sonnets. Il donna ensuite le *Chemin des Saisons*, un recueil de poème et d'inspiration variée où le cœur se contient d'avantage pour décrire les spectacles et visions de la nature.

M. Angellier élabore maintenant *Dans la Lumière Antique*, une puissante trilogie philosophique, où dans le recul d'une atmosphère idéale, il feint de situer les personnages qui discutent sur les éternelles idées directrices de l'âme humaine. Les deux premières parties *Dialogues d'Amour* et *Dialogues Civiques* sont parues.

Une longue analyse, nécessaire à l'ampleur de ces livres et de ces idées, ne m'est pas possible. Il me paraît préférable de citer en manière d'inédit et pour susciter sans doute quelques admirateurs nouveaux au poète, son plus récent poème connu seulement de quelques amis. un *In memoriam*, publié hors commerce, en souvenir de M. Paul Dupont, ancien doyen de la Faculté des Lettres et qui fut au meilleur sens classique un parfait « honnête homme ».

Dans qu'elle paix, ami, tu nous quittes ! La Terre
D'un lieu relâché t'avait toujours tenu ;
Ton cœur avait jugé d'une hauteur austère,
Le tumulte du monde et s'était abstenu.

Tu comptais à bas prix le faux bruit de la foule
Et les ambitions n'étaient à ton regard
Qu'une eau de vanité qui, chaque jour s'écoule,
Et dont tu dédaignas d'aller puiser ta part.

Ton culte et ton commerce étaient avec les Maîtres
De qui la discipline et la ferme raison
Réglaient les passions robustes des ancêtres
Ont laissé des pensers qui n'ont point de saison.

Tu donnas sans cesser le meilleur de toi-même,
Ton travail attentif et sûr était celui
Non du semeur qui jette à grand bras ce qu'il sème
Mais du greffeur qui greffe, avec soin, un beau fruit.

Ton âme scrupuleuse et modestement haute,
Calme pour elle-même, active de bonté,
Loin des chemins où vont le Désir et la Faute
Vivait dans sa réserve et sa sérénité.

Parmi l'émoi grossier du vulgaire qu'obsède
La fièvre de s'accroître et de se célébrer,
Tu restas l'homme fier et probe qui possède
Plus de choses en lui qu'il n'en daigne montrer.

Tous ceux qui pénétraient au jardin de ta vie,
Au seuil discret duquel tu nous fis tant de fois,
Le geste sérieux qui salue et convie
D'un accueil plus profond que celui de ta voix,

Savaient qu'ils trouveraient à l'abri des grands arbres
D'intègres jugements et de justes propos
Et l'exemple d'un front qui ressemblait aux marbres
Où les Sages anciens ont laissé leur repos.

Et tu vivais ainsi dans la tâche prochaine,
Pour ta dignité simple honoré par nous tous,
Et cher pour la tendresse et l'indulgence humaine
Que ta pudeur celait avec un soin jaloux.

Mais un jour, le lien que tu savais fragile
Se trouva dénoué sans avoir résisté ;
La studieuse lampe avait usé son huile
En versant jusqu'au bout son charme et sa clarté.

Alors, sans ombre au front, sans suprême secousse,
Et prêt depuis longtemps au grand recueillement,
Confiant tu livras, de ta manière douce,
Tes deux mains à la mort qui les prit doucement.

Ces vers d'un si tranquille et si haut stoïcisme me semblent éclairer d'une admirable et classique lumière le caractère noble du poète, si pareil en réserve et dignité de vie au caractère de l'ami disparu dont ils consacrent l'aimable physionomie.

LÉON BOCQUET

LETTRES ANGLAISES

Littérature. — Politique. — Théâtre. — Le latin et le grec. — Mort de Henry Drummont Wolff. — La taxe de séjour. — Le mois d'octobre a vu hélas ! la politique l'emporter sur la littérature. La visite de M. Isvolsky, ses entretiens plus ou moins secrets avec Sir Edward Grey, les manifestations des suffragettes et des *unemployed* (sans travail), le succès toujours maintenu de l'Exposition franco-britannique, la réouverture du Parlement suffisent pour l'instant à nos voisins d'Outre-Manche. Peu de livres à signaler ; mais, en revanche, et sans être grand prophète, nous pouvons prédire qu'à brève échéance les romans à la Antony Hope sur la Bulgarie, la Serbie et le Monténégro vont encombrer les tables. C'est un des intéressants côtés du caractère anglais que cette promptitude à saisir l'instant favorable pour lancer ces romans, qui ne sont pas tous sans mérite, dans lesquels les faits actuels s'entrelacent, et, mon Dieu, agréablement quelquefois, à une intrigue dont la chasteté ferait passer une ombre de rougeur sur les *yellow-covers* qui dissimulent les intrigues pimentées de nos romans français. N'oublions pas, du reste, que les femmes auteurs sont légion. Depuis les jours lointains des succès de Georges Elliot, de Charlotte Brontë et d'Ouida, plus d'une miss rêveuse et mélancolique, plus d'une lady sérieuse et puritaine, plus d'une voyageuse intrépide s'est lancée dans le rapide courant et, de temps en temps, seulement, du vaste gouffre où se